

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



## POESIE.

(Composé pour l'Album.)

### RÉPONDS-MOI.

A E. G.

N'es-tu pas l'ange de mon rêve ?  
 N'es-tu pas l'ami de mon cœur ?  
 Toujours quand le soleil se lève  
 Ton souvenir fait mon bonheur ;  
 Quand de la nuit l'astre suprême  
 Parait dans un disque d'argent,  
 Couronné de son diadème  
 De topaze, de diamant,  
 Ton souvenir encor m'enchanté.....  
 Mais cette merveille des cieux  
 Me semble moins resplendissant  
 Que le bel azur de tes yeux !  
 Au ciel quand scintille l'étoile  
 Sous ses rayons je crois te voir.  
 Non jamais le plus sombre voile  
 Ni même les ombres du soir  
 N'obscurcissent ta douce image ;  
 Et de la foudre le grand bruit,  
 Ne peut empêcher ton langage  
 D'être entendu de mon esprit !!!

ISABELLE DE LA COMPORTÉE.

Malbaie 1863.

### LE BOCAGE DE MASKINONGÉ.

Salut, ô bois charmant, délicieux bocage,  
 En venant te revoir je me sens tout joyeux.  
 O grands arbus touffus, j'aime ton vert feuillage,  
 Je chéris tes couleurs, ô mon gazon soyeux !  
 Bocage, reçois-moi sous ton ombre propice,  
 Hélas ! si jeune encor je me sens abattu !

D'un monde séducteur j'ai connu la malice,  
 Je viens chercher la paix, doux bien que j'ai perdu.

Oiseaux que j'entendais ici, dans mon enfance,  
 Et qui m'attendrissiez par vos accents flatteurs,  
 Chantez comme autrefois, chantez votre romance  
 Pour un autre motif je verserai des pleurs.

Insectes bourdonnez de nouveau sous l'herbette,  
 J'aime aussi votre voix, car dans mon souvenir  
 Elle se trouve unie au chant de la fauvette,  
 Au plus délicieux des rêves d'avenir.

Doux zéphirs, par pitié, soufflez soufflez encore ;  
 Tant de fois j'ai goûté jadis votre fraîcheur,  
 Chastes fleurs de ce bois, je veux vous voir éclore,  
 Emblèmes de mes jours et de mon court bonheur.

Oui, réunissez-vous, charmes de mon jeune âge,  
 Aimables voix du port chantez donc tour à tour,  
 J'ai vogué bien longtemps au milieu de l'orage,  
 Et je viens pour goûter le bonheur d'un beau jour.

Oui, c'est ici le port d'où ma frêle nacelle  
 Sur une mer sans fond, s'élança sans frémir,  
 Ignorant les écueils et la rage cruelle  
 D'ennemis acharnés à la faire périr.

O doux port, autrefois ma paisible demeure,  
 Arbres qui m'avez vu courir tout jeune enfant,  
 Je demande à mon Dieu qu'il veuille que je meure  
 Au sein de votre paix, sous votre toit mouvant.

Et vieux pilote alors, sur le bord de ma tombe  
 Je verrai l'éclat de mes premiers soleils ;  
 Et plein de souvenirs, à l'heure où l'on succombe  
 Je croirai m'endormir au plus doux des sommeils.

M.

J E Mardieu Bor Jo la Tite  
 J E Mardieu Bor Jo la Tite

## EPIGRAMME.

Notre gente philosophique  
N'a pardonné qu'à St. Vincent  
Le grand tort d'être catholique ;  
En cela rien de surprenant ;  
Leur tendre cœur s'intéressait  
A ces jolis enfants sans mère  
Dont ils voulaient peupler la terre  
Et que St. Vincent recueillait !

M.

## TRIOLET.

Aux libéraux d'Europe.

Vous qui vous dites libéraux  
Montrez donc enfin que vous l'êtes.  
Au moins donnez-nous le repos  
Vous qui vous dites libéraux.  
Pourquoi dresser des échafauds ?  
Pourquoi tant de cris, de tempêtes ?  
Vous qui vous dites libéraux  
Montrez donc enfin que vous l'êtes !

M.

## TOUT PASSE.

La fleur dans la vallée  
Se balance au gré du zéphyr,  
Mais vienne une gelée,  
Elle se penche pour mourir.

Du ruisseau le murmure  
Charmaient les belles nuits d'été,  
Mais sous l'âpre froidure  
Son chant soudain s'est arrêté,

Au printemps l'hirondelle  
Gazouille auprès de mon réduit,  
L'automne, à tire-d'aile  
Au loin je la vois qui s'enfuit.

Sous un ciel sans nuage  
Lorsque nous goûtons le bonheur,  
Bien souvent de l'orage  
Le bruit vient nous glacer d'horreur.

Au matin la nature  
Semble sortir de son tombeau,  
Mais dans la nuit obscure,  
C'est pour retourner de nouveau.

Tout a paru renaître  
Au souffle embaumé du printemps,  
Mais la mort va paraître  
Avec l'hiver et ses autans.

Ainsi donc sur la terre  
Tout passe et meurt en un moment,  
C'est la plage étrangère  
Où l'homme s'arrête en passant.

N'attachons point notre âme  
A ses faux biens, à ses plaisirs,  
Que vers Dieu notre flamme  
S'élève ainsi que nos désirs.

Grande âme, âme immortelle !  
Ce qui passe n'est rien pour toi,  
Vers la plage éternelle  
Monte sur l'aile de la foi.

C'est là que tout doux songe  
Devient un réalité ;  
Ici tout est mensonge,  
Là tout deviendra vérité.

Ainsi sois donc fidèle  
A ton Dieu, ton père et ton roi,  
Vers la plage éternelle  
Monte sur l'aile de la foi.

M.

## LE ROSEAU DE LAFONTAINE

Bon lecteur, daignez m'écouter,  
Je désire vous raconter  
Une aventure singulière.

Je cheminai un jour auprès d'une rivière  
En courbant sous mes pas les timides roseaux,  
Lorsque je fus surpris de voir au bord des eaux  
L'un d'eux raidir le cou, ne vouloir lâcher prise,  
C'était, avouez-le, grand sujet de surprise !

Le petit, faisant le mutin,  
Me criait d'un ton hautain :  
" Qui donc es-tu gueux que j'abhorre ?  
" Lorsque du couchant à l'aurore  
" Toute bouche redit mon nom.  
" Ton pied me foule sans façon !

" Je suis le fier roseau dont parle Lafontaine.  
" Ce tronc brisé que tu vois dans la plaine  
" C'est l'arbre puissant qui jadis m'a méprisé."  
Son ton de magister m'avait trop rabaissé.  
Du pied, dans mon courroux, je renversai par terre

Celui qui résistait naguère

Au plus terrible des enfants  
Que jusque-là le Nord eût porté dans ses flancs.  
Maintenant je le vois, je fus un peu sévère ;  
Mais un ange eut-il pu retenir sa colère  
Contre un aussi fol orgueilleux ?  
Et jadis cependant, tout modeste et pieux,  
Des roseaux, on le sait, c'était le plus aimable ;  
Que la louange est donc un poison redoutable !

M



## LES DEUX MÈRES.

(Suite.)

## XII.

Quand Alice rentra, elle trouva sa mère triste et souffrante, et elle n'osa l'interroger ; madame Warner de son côté garda le silence ; on eût dit, à la voir, qu'elle redoutait une explication.

—Je vais rentrer dans ma chambre, dit Alice.

Madame Warner l'embrassa, puis elles se séparèrent.

Alice regagna le pavillon et s'y enferma ; et sa tristesse ne la quittait point ; elle aurait voulu pleurer, des larmes l'eussent soulagée peut-être ; elle ne trouva point de larmes.

Elle se laissa bientôt aller à une longue rêverie.

Assise sur son lit, où jusqu'alors ses nuits s'étaient écoulées calmes et innocentes, la tête dans ses mains, elle pensait.

—Ne plus le voir ! s'écria-t-elle tout à coup et comme en proie à un violent délire,—oh ! non, non, jamais !

Sa tête était en feu, sa poitrine haletante, elle étouffait : l'air était glacé, elle se mit à sa fenêtre.

Un léger bruit de pas arriva jusqu'à elle, elle prêta une oreille attentive ; mais rien, plus rien que le silence.

Et elle resta encore à sa fenêtre ; cependant le vent soufflait, et une pluie fine tombait. Elle se disposait à rentrer dans sa chambre, lorsqu'il lui sembla entendre de nouveau le bruit qui l'avait frappée.—Elle regarda, et, à travers l'obscurité, elle crut apercevoir une ombre passer et disparaître sous les arbres du jardin.

Elle eut peur involontairement et ferma sa croisée. Onze heures sonnèrent ; et bien qu'elle n'éprouvât aucun besoin de sommeil, elle se disposa à se mettre au lit.

Quelques minutes après, elle était agenouillée devant un petit christ d'ivoire, et priait Dieu pour sa mère.

—Alice ! Alice ! murmura bien faiblement une voix.

Elle frissonna et se rapprocha avec terreur de son lit.

Elle écouta encore, mais aucun bruit ne venant la frapper, elle crut s'être trompée ;—elle éteignit sa lampe et se coucha.

—Alice ! Alice ! murmura la même voix suppliant.

Elle se sentit défaillir, et songea à sa mère.

Ce fut tout, elle n'entendit plus rien.

Et pendant ce temps, le vieux serviteur de madame Warner, muni de son fusil de chasse, parcourait le jardin en se répétant : Personne ! cependant j'ai bien aperçu quelqu'un franchir le mur.—

Arrivé auprès du pavillon, il lui sembla que le feuillage était agité, il arma son fusil et s'avança doucement.

—Personne ! se dit-il en rentrant chez lui ; c'est extraordinaire, car j'ai bien vu.

Le lendemain fut aussi triste ; Alice et sa mère semblaient s'éviter, et chacune d'elles souffrait en secret sans oser ouvrir son cœur à l'autre.—A huit heures, Alice rentra chez elle, et fut surprise de trouver une lettre sur sa table ;—elle pensa d'abord que sa mère l'avait écrite, mais elle ne reconnut point son écriture !—son étonnement redoubla ;—devait-elle ouvrir cette lettre, ou la porter à madame Warner ?—Et puis, comment se trouvait-elle là ?—qui l'y avait placée ?

Enfin, soit curiosité, soit pressentiment, elle brisa le cachet, et regarda la signature.—Elle comprit tout alors et se repentit d'avoir cédé à un mouvement involontaire ; elle repoussa cette lettre sans la lire, et demeura quelque temps plongée dans de sombres réflexions.

—Non, je ne lirai pas ce qu'il m'écrira, pensait-elle : c'est bien assez qu'il ait détruit mon repos, je ne veux pas qu'il détruise celui de ma mère.

Elle se leva regarda de nouveau la lettre, et son cœur battait, elle se sentait défaillir.

Elle l'entrouvrit délicatement, et en tremblant, puis la plaça à demi ouverte sur sa table, et vite recula comme si cette action était un crime.

—J'aurai du courage, se disait-elle : je ne la lirai point ;—c'est un sacrifice que je fais à ma mère, mais elle m'en a tant fait que je puis bien...

Elle s'arrêta, et se rapprochant doucement de la table, elle se haussa sur ses pieds et avança légèrement la tête, puis regarda...

—Rien qu'une ligne, pensait-elle : qu'une seule ligne !

Elle se haussa encore sur la pointe de ses pieds et lut :

« Alice, mon Alice ! je vous aimerai toute la vie... »

Elle se recula encore, mais moins épouvantée :

—Il m'aimera toute la vie, murmura-t-elle. Puis s'asseyant et souriant :

—Alice ! son Alice ! comme mon nom devient joli ; prononcé ou écrit par lui : —le sien aussi est joli,—Arthur !

Et sa respiration était légèrement embarrassée ; mais l'émotion seulement, l'amour, la joie soulevaient et gonflaient sa poitrine.

Elle retourna près de la table.

—Encore une ligne, se dit-elle, et puis je ne lirai plus.

Elle prit la lettre tout à coup, la froissa dans ses mains, et l'approcha de sa lampe ; la flamme se communiqua au papier, et bientôt il fut consumé.

—Ma mère, je te dois bien ce sacrifice pensa-t-elle. Et elle se rassit sur sa chaise.

Une heure plus tard, elle entra dans la chambre de madame Warner, et lui disait :

—Mère, si tu le veux, nous partirons demain.

Non, mon enfant, répondit sa mère;—tu te plais en ce pays,—nous attendrons encore.

—Je m'y ennuie, reprit Alice, et je serais heureuse de revoir mon Allemagne.

—Tu ne me trompes pas, mon enfant ? tu ne me trompes pas ?

—Je te dis la vérité.

—Eh bien ! continua madame Warner, dès demain nous quitterons ce pays, et nous nous mettrons en voyage.

—Oh ! que je suis contente murmura Alice, émue.

—Mais tu pleures, ma fille.

—Oui, mère, et c'est de joie.

Le lendemain l'on se disposa à partir ; tout était en désordre chez madame Warner : Louise courait, Jacques grondait, et Alice souriait.

Arthur, qui n'était nullement instruit de ces projets de départ, parcourait silencieusement les salles désertes du château de son père, et s'étonnait de n'avoir point rencontré Alice le matin, à la promenade.

—Pourquoi n'y est-elle point venue ? se disait-il :

—cette lettre lui aurait-elle déplu ? Cela ne se peut pas, car je pense qu'elle m'aime,—ou, si je me trompe, je ne suis qu'un sot.

Et il continua de se promener.

—Voilà bientôt six mois que cette intrigue dure, il faut la mettre à fin ;—mais comment y parvenir ? elle ne se trouve même pas au rendez-vous que je lui donne !

Il réfléchit de nouveau ;—et son visage devint rayonnant, ses yeux brillèrent de joie.

—C'est cela ! se dit-il : c'est bien cela !—Le projet est hardi, mais qu'importe ! nous verrons après.

Il appela un domestique.

—René, lui dit-il, tu laisseras la porte du château ouverte toute la nuit.

—Oui, monsieur le comte.

—Ayez de la mémoire, René, ou je vous chasse. Le valet s'inclina ; Arthur alla dîner

### XIII.

Alice avant de quitter pour toujours l'Auvergne, voulut revoir une fois encore ce bon vieillard qu'elle aimait tant, le pauvre fou, comme chacun le nommait. Dix heures venaient de sonner, lorsqu'elle sortit furtivement de la maison de sa mère ; le soleil était très chaud, le vent doux, et le ciel d'un bleu éblouissant ; elle se mit gaiement en route ; mais en quelques minutes le vent souffla du sud et devint si violent tout à coup, qu'il brisait de grosses branches d'arbres, et qu'elle-même avait peine à marcher ; elle continua sa route et arriva jusqu'à la montagne ; elle la gravit rapidement, et quand elle s'arrêta, elle la vit s'obscurcir de brouillards ; puis la brume s'épaississait, s'abaissa et roula en tourbillons dans les vallées et les gorges environnantes ; insensiblement tout fut enveloppé ; et la vapeur continua de se condenser, puis elle devint nuage, et dans sa route active se gonfla de toutes les nuées qu'elle rencontra et les absorba.

Pour se faire une idée des ouragans d'un pays de

montagnes, il faut en avoir vu.—Leurs éclairs ont une lueur si rougeâtre et des traînées de feu si longues, que l'œil ne peut en soutenir l'éclat : le tonnerre, soit à cause des échos multipliés qui le répercutent, soit plutôt à cause de l'abondance du fluide électrique que lui fournit l'affluence convergente des nuages, gronde avec des roulements si sonores, des déchirements si plaintifs, que les bestiaux épouvantés courent, s'agitent et se cachent ; les fruits, les moissons, les arbres, tout est brisé renversé, détruit.

—Je crains, bien que nous ne partions pas aujourd'hui, dit Madame Warner à Louise qui se hâtait ; les routes seront dans une heure impraticables si la pluie continue.—Fermez donc ces fenêtres, l'air est glacé.

Louise ferma les fenêtres et se remit à l'ouvrage. Plusieurs minutes s'étaient à peine écoulées, que madame Warner demanda où était Alice.

—Dans le pavillon, sans doute, répondit Louise.

—Allez la chercher, reprit aussitôt madame Warner.

Louise sortit.—Elle rentra bientôt, et annonça qu'Alice n'était ni dans le pavillon, ni dans le parc.

Mais où donc est-elle ? s'écria madame Warner. Jacques en ce moment accourut.

—Madame, dit-il, mademoiselle Alice est sortie, il y a environ une heure, et elle a pris le chemin de la montagne.

Un bruit de cloches retentit en ce moment.

—Entendez-vous ? entendez-vous ? interrompit madame Warner mourante ;—ce sont les cloches qui annoncent qu'un ouragan vient d'éclater ; courez, courez, continua-t-elle : emmenez mes gens, prenez des torches, qu'on me la cherche ! qu'on me l'amène ! qu'on me la sauve !

Jacques sortit sans prononcer un mot.

Et bientôt tout fut sur pied dans la maison ; et comme l'obscurité avait doublé, chacun s'arma de torches et alla à la recherche de la malheureuse enfant.

Madame Warner épouvantée se traîna jusqu'à la fenêtre, et de là suivit des yeux ses gens, puis elle ne les aperçut bientôt plus qu'au loin ; enfin elle ne les vit plus ;—et elle se sentit défaillir.

—Imprudente enfant ! pensa-t-elle : se risquer par un semblable temps au milieu de ces montagnes ! oh mon Dieu ! pourvu qu'ils la retrouvent !

Et le bruit des cloches tintait toujours à ses oreilles ; elle fit un pas, puis deux, et elle se trouva à la porte du salon ; elle l'ouvrit et descendit lentement l'escalier ; elle arriva jusqu'au jardin.—Là, le courage et la force lui étant revenus avec le désespoir, elle sortit dans la campagne, marcha au hasard et prit le chemin qui conduisait aux rochers.

La grêle tombait par torrents, et fouettait le visage de la pauvre femme ; dans toute autre circonstance elle fût morte ; mais la crainte de perdre son enfant la soutenait, et elle continua sa route.

Elle entra dans les montagnes au moment où Alice épouvantée cherchait un refuge.

Enfin, un roc creusé par le temps s'offrit au regard de la jeune fille ; elle allait s'y cacher, lorsqu'elle aperçut à dix pas devant elle comme une forme humaine ; elle s'approcha, puis recula de terreur.

Une femme morte ou évanouie, enveloppée dans un grossier manteau, gisait à terre.

Elle essaya de la soulever dans ses bras, mais la femme ne donna aucun signe d'existence, et Alice la laissa retomber.

—Je ne puis cependant l'abandonner, pensait-elle en se penchant afin de chercher si elle ne surprendrait pas un souffle de vie ; morte ou vivante, elle ne doit pas rester ici.

Et pendant qu'Alice était livrée à ces réflexions, la femme fit un mouvement. Alice jeta un cri, un cri de joie et de bonheur dans lequel son âme avait passé tout entière.

Nous n'expliquerons point comment elle parvint à la ranimer et à rappeler en elle l'existence à demi éteinte ; nous dirons seulement qu'après trois quarts d'heures de soins, de fatigue et de marche à travers les montagnes, et par une pluie battante et un vent violent, Alice et la pauvre femme entrèrent dans la maison de madame Warner.

Toute deux traversèrent lentement la petite cour sans rencontrer personne, mais Alice était si inquiète, qu'elle ne remarqua rien ; puis elles montèrent péniblement l'escalier, et parvinrent au salon.

Alice soutenait l'inconnue, elle la conduisit près d'un canapé et la força de s'asseoir.—Et, quand elle fut assise, elle lui demanda comment elle se trouvait.

—Moins mal, répondit-elle d'une voix faible.

—Elle voulut se débarrasser de son manteau.

—Gardez-le, ajouta Alice ; vous êtes glacée ; mais prenez courage, je vais appeler.

—Jacques ! Loui e ! cria-t-elle.

—Ainsi, vous vouliez mourir, continua-t-elle tristement ;—vous êtes donc bien malheureuse ?

—Oh ! Oui, murmura la pauvre femme ; et sans vous demain l'on m'eût trouvée morte... mais laissez-moi vous remercier d'abord.

—Comme vos mains sont froides ! murmurait Alice : placez-les dans les miennes, je vous les réchaufferai.

Et elle prit ses mains à demi-gelées et les réchauffa avec son haleine.

—Dieu vous bénira, mademoiselle, car vous êtes bonne et miséricordieuse.

—Personne ne viendra donc ! dit Alice en se retournant avec inquiétude vers la porte.

Elle se disposait à appeler, quand elle entendit monter rapidement l'escalier ; elle courut, et se trouva en face de madame Warner, pâle, échevelée et les yeux hagar.

—La voilà ! la voilà ! s'écria sa mère en se jetant dans ses bras.

—Mais qu'as-tu donc ? comme tu es pâle, mère ! tes vêtements sont ruisselants de pluie ; d'où donc viens-tu ?

Pour toute réponse, madame Warner la pressa de nouveau sur son cœur et murmura d'une voix éteinte : Mon enfant ! mon enfant !

—Accours, mère, accours, dit Alice en se dégageant de ses bras : voici une pauvre femme qui s'était égarée au milieu des montagnes, et que je t'ai amenée.

—Que tu m'as causé d'inquiétudes ! répondit madame Warner d'une voix pleine de tendres reproches.

—Vois cette femme : je l'ai sauvée, interrompit-elle tout bas : m'en veux-tu encore ?

—Non, ma fille, non.

Et pendant ce court dialogue l'inconnue s'était soulevée avec effort, et avait prêté une oreille attentive ;—et tout son sang avait bouillonné, et son visage pâle était devenu plus pâle encore.—Puis elle était retombée de faiblesse ou d'étonnement sur ce canapé.

Alice cependant entraînait sa mère, et quand elle fut auprès de la pauvre femme dont la figure était en partie recouverte par son manteau, elle lui prit doucement les mains.

—Tiens, regarde, mère, comme ses mains sont bleues, dit Alice.

Madame Warner s'approcha, et l'inconnue, par un violent effort, se dressa presque debout, retira le capuchon qui lui cachait le visage, et la regarda fixement ; madame Warner la regardait aussi en ce moment ; leurs yeux se rencontrèrent, et toutes deux reculèrent de stupeur et ne purent prononcer un mot.

—Qu'as-tu donc, mère ? dit la jeune fille : ton visage est devenu aussi pâle que le sien, tes mains aussi froides que les siennes.

L'inconnue regardait toujours madame Warner ; et, rassemblant toutes ses forces, elle tira du fond de sa poitrine une seule parole ; mais cette parole glança d'épouvante la malheureuse mère.

—Enfin ! murmura-t-elle épuisée.

—Ce n'est rien, répondit madame Warner à Alice qui l'examinait avec inquiétude :—mais laisse-moi seule.

Alice l'examinait toujours.

—Et pourquoi, ma mère ?...

Marguerite s'était replacée sur le canapé, et ses yeux se plongeaient sur Alice debout devant elle, et madame Warner la suivait du regard.

—Laisse-moi ! répéta-t-elle ; va-t'en.

Alice surprise se retira lentement.

—Qu'est-ce que tout cela signifie ? pensait-elle.

Et comme elle ouvrait la porte et allait sortir madame Warner fit un mouvement pour s'élançer vers elle ; mais Marguerite se leva tout à coup, et la saisit au bras.

—Vous ne partirez pas, dit-elle.

—Mais vous resterez ici, répliqua la mère.

—Je resterai, répondit Marguerite.

Madame Warner dit adieu de la main à Alice, qui referma la porte,

Les deux femmes étaient en présence.

Elles demeurèrent plusieurs minutes sans prononcer un mot, Marguerite regarda madame Warner qui, debout devant elle comme un coupable devant son juge, baissait les yeux.

Marguerite, à qui le ressentiment avait rendu les forces et le courage, rompit le silence.

—Vous n'osez pas me regarder, madame ? dit-t-elle.—Une mendiante vous fait donc baisser les yeux, à vous qui êtes riche, à vous qui êtes dans votre maison ?

Madame Warner ne répondit pas.

—Vous ne répondez pas, continua Marguerite toujours irritée ; vous craignez de me répondre ; et cependant je suis chez vous ! Que ne me faites-vous donc chasser par vos gens, —puisque vous en avez ! —Après ce que vous m'avez déjà fait, il ne vous reste plus que cela à faire !

(A CONTINUER.)

## UNE EPISODE DE 1816 OU MASSACRE DANS LES BOIS.

PAR E. DUTREL.

*(Suite et Fin.)*

X.

La saison de chasse terminée le vainqueur vint trouver Men-ana-wash.

—J'ai tué mon ennemi!

—Déjà, fit involontairement le magicien.

—Son cadavre a été la pâture des oiseaux de proie; il n'en reste que les os blanchis par l'eau du Ciel.

—Je reconnais ta bravoure et je saurai te récompenser dignement. Mais l'heure n'est pas arrivée où je puis te livrer ton amante. L'absence de Kan l'a plongée dans une amère douleur et elle ne voudra jamais croire à sa mort. Laisse au sage des sages le soin de tout préparer.

—Mon père peut seul m'unir à celle que j'aime!

—Reviens quand le flambeau de la nuit aura cinq fois éclairé ta cabane. Mais avant rendons grâce à Oronkié de ton succès! Allume le feu sous la chaudière sacrée et vas à la fontaine chercher de l'eau dans laquelle tu auras trempé tes mains à sept reprises.

Michel puise l'eau à la fontaine et fait un énorme feu sous la chaudière d'airain.

—C'est bien! dit Men-ana wash. Maintenant amène-moi le prisonnier attaché au fond de la grotte; je l'ai capturé ce matin même.

Le digne commissionnaire conduisit brutalement devant le magicien un homme à la figure hideuse et aux habits en lambeaux.

—Lie-le à ce pôteau près de la grotte; compte cinquante pas et fais feu sur lui! Tiens! voilà ma carabine.

Un instant plus tard une détonation se faisait entendre et la malheureuse victime tombait mourante.

—Bravo! Quel délicieux festin nous allons avoir! aide-moi à l'écorcher; ouvre la poitrine et arrache le cœur tandis qu'il est chaud; c'est le morceau le plus ragoûtant.

Le magicien mordit à belle dent dans la chair crue et palpitante. Et tandis que Michel dépeçait le cadavre il versa sur une portion du viscère le contenu d'un cornet d'écorce.

—Mange à ton tour, ordonna-t-il au borgne, car il est nécessaire que tu participes à mes charmes! Mais le pauvre garçon n'en eut pas avalé une bouchée qu'il tomba également en proie aux convulsions les plus horribles.

Le contenu du cornet était un poison violent.

Nous ne chercherons pas à connaître les raisons de ce nouveau crime, non plus à expliquer l'intérêt du jongleur en travaillant pour Tiffoë. En donner une explication serait sortir du cadre de notre légende. Comment ne pas supposer au lâche empoisonneur des motifs tout-à-fait étrangers aux faits dont nous nous occupons? Quoiqu'il en soit, le prix offert par Tiffoë à Men-ana-wash devait à plus d'un titre exciter sa convoitise.

J'espère qu'on me saura gré de vouloir omettre les détails de l'orgie épouvantable du magicien et les honteux procédés qu'il employa pour effacer jusqu'aux dernières traces de son forfait.

XI.

Et puis, gorgé de chair humaine, il descendait à l'humble cabane de Tiffoë.

—Tiffoë! viens chercher ta nouvelle épouse!!!

S'il était en notre pouvoir de retracer nous-même l'incommensurable joie du vieux bonhomme, nous le ferions volontiers dans le but de distraire un peu nos lecteurs des scènes abominables où nous les avons conduits. Mais le manque d'expérience en de telles matières, et encore, la différence qui existe entre les mœurs indiennes et nos propres mœurs, tout cela nous crée un obstacle presque insurmontable.

Toutes choses égales d'ailleurs, pourquoi exprimer ce que chaque cœur reconnaît si aisément? dire que Tiffoë, en proie au délire, riait, pleurait, remerciait son bienfaiteur, etc.? Qu'on nous pardonne!

Le jour d'après, l'aurore aux doigts de roses en ouvrant ses portes aux rapides coursiers de Phébus, nous dévoilait une fois de plus les mystères de l'hyménée. Tiffoë aux genoux de la belle indienne recevait d'elle le Oui inviolable.

E. DUTREL.

FIN.

## UNE PARTIE DE CHASSE DANS LE MICHIGAN.

PAR NAPOLÉON LÉGENDRE.

Première Partie.—CHAPITRE 2ND.

*(Suite.)*

Il était neuf heures du matin. Au moment du départ, les Indiens se mirent à chanter une sorte de cantate plaintive avec un refrain dans le même goût. Cela dura pendant une bonne demi-heure.

J'appris plus tard ce que signifiait cette com-

plainte. C'était une exhortation à bien mourir que ces excellents Indiens nous adressaient avec les meilleures intentions du monde; car, pour eux, nous étions sur ce qu'ils appellent le chemin de la mort.

Voici deux ou trois strophes de cette poésie primitive :

Le guerrier est brave  
Et ce cœur est de fer ;  
Mais nos feux sont cuisants ;  
Ils feront crier le guerrier.

REFRAIN : —Honte au guerrier qui demande grâce.

La flamme brûle ses chairs  
Et boit avidement son sang ;  
L'homme fort ne les connaît pas ;  
Comme s'il était dans un bain agréable :  
—Honte au guerrier qui demande grâce.

Les pleurs et les cris de douleur  
Sont pour les femmes et les tendres enfants ;  
L'homme fort ne les connaît pas ;  
Il se moque de ceux qui le torturent.  
—Honte au guerrier qui demande grâce !

Lorsque nous eûmes passé le lac, qui avait à peu près deux milles de longueur, le courant devint plus rapide ; de sorte que, au moment où nous nous arrêta mes pour diner, vers une heure, nous n'avions pas fait beaucoup de chemin.

Je dois rendre cette justice à l'Aigle-Blanc, qu'il nous fit faire assez bonne chère. Franchement, nous n'eûmes pas les plus chétifs morceaux.

Après deux heures de repos, —les Indiens ne sont jamais pressés, — nous reprîmes notre voyage.

Cette fois, comme le courant était devenu assez violent, les deux Peaux-Rouges de l'avant demandèrent à l'Aigle-Blanc de nous donner à chacun une pagaie, pour aider à la manœuvre.

—Refusez dis-je à Edouard, lorsque cet ordre nous fut intimé. C'est bien assez de se laisser conduire à la mort, sans y mettre encore la main pour pousser plus vite.

—Vous avez raison, dit-il. Connaissez-vous la fable du cochon, du veau et du mouton ?

—Confusément.

—Ils étaient tous trois en voiture et leur propriétaire les menait à l'abattoir.

—Merci de la comparaison !

—Attendez. Le veau et le mouton se taisaient ; mais le cochon faisait un tapage d'enfer. Qu'avez-vous à tant crier, lui dirent ces deux compagnons ?

Je vous trouve bons, leur répondit-il. On va nous écorcher, et vous n'avez rien à dire ? Quant à moi je proteste de toutes mes forces.

—Nous ne protestons pas, ajouta Edouard ; mais, au petit moins nous ne devons pas aider nos bourreaux à nous conduire au supplice.

Pendant cette conversation, les Indiens, occupés d'ailleurs comme les autres, à nager vigoureusement, n'avaient rien dit. Mais au bout d'un instant, ils se retournèrent, et, voyant que nous n'avions pas touché nos avirons, ils se récrièrent et se plaignirent amèrement à l'Aigle-Blanc.

J'aurais dû faire remarquer plus tôt que lorsque les Indiens communiquaient avec l'Aigle-Blanc, ils se servaient de l'idiôme anglais que tous les Indiens de ces endroits parlent assez couramment, mais dont Edouard ne savait pas un traître mot.

—Allors ! prenez les pagaies et nagez, me dit l'Aigle-Blanc, dans un Anglais un peu tronqué.

—Qu'est-ce qu'il veut ? demanda Edouard.

—Il nous dit de nager, et de fait nous allons lui obéir. Préparez-vous.

La rivière était rapide mais peu profonde, et nous voyions parfaitement le fond de cailloux polis, dans environ trois pieds d'eau.

—Gare à vous ! dis-je, nous chavirons.

En disant cela, je me jetai violemment sur un côté du canot qui *canta* proprement avec tout son contenu.

Jules et Noël lâchèrent chacun un juron qui les eût infailliblement trahis, n'eût été l'émotion générale.

Carlo atterrit le premier, et nous l'eûmes bientôt suivi, pendant que les deux Indiens ramenaient le canot pour le vider. Nous repêchâmes les fusils et les provisions, qui n'avaient pas beaucoup souffert.

—Mille tonnerres ! gronda Jules en passant près de moi ; tu aurais pu gâter toute notre poudre.

—Ne crains rien lui dis-je, elle est dans des *canstres* à l'épreuve de l'eau ; seulement, fais recharger les fusils.

Edouard, malgré son bain, était dans la jubilation,

—C'est bien joué, dit-il, et cela va proprement astiquer leurs peinturlures !

Le canot de l'avant, s'était philosophiquement arrêté ; et, sans nous faire la moindre offre d'aide, il attendait patiemment que nous fussions rétablis.

Une demi-heure après, tout était réparé, et nous nous remettions en marche. Seulement, on se donna bien garde de nous offrir des avirons. J'en profitai pour causer avec Edouard.

—Par le courant que nous avons ici, lui dis je, nous ne ferons guère plus de deux milles à l'heure. Nous avons encore près de trois heures de soleil ; c'est donc six à sept milles que nous parcourerons avant de camper ; car ces vermines ne marchent point la nuit, ils sont trop lâches.

—Ne parlez donc pas ainsi, me dit Edouard ; peut-être quelqu'un d'entre eux comprend-il le français.

Ne craignez rien, les imbécilles ! Il m'a fallu leur parler un baragouin anglais pour me faire comprendre. Nous pouvons donc causer sans cérémonie et comme si nous étions entourés par des singes.

—Tant mieux, dit Edouard en laissant échapper un soupir qui avait bien son petit côté comique. Voyons, reprit-il après un instant de silence, qu'est-ce que nous allons bien devenir ? Si nous avions Jules et Noël avec nous, nous pourrions peut-être compter sur une lueur d'espoir ; mais que faire ! Deux contre dix, et sans armes, encore.

Pauvre garçon, il ne savait pas qu'au moment même où il déplorait l'absence de Jules et de Noël, nos deux compagnons étaient là, avec nous, dans le même canot, et ne perdaient pas une seule de nos paroles.

Il venait, néanmoins, et sans le savoir probablement, de blesser un peu mon amour propre, et je lui dis d'un air légèrement piqué :

—Vous parlez comme si j'étais une poule mouillée, avec vos lueurs d'espérance ; me prenez-vous donc pour un zéro ? Si seulement vous saviez de quelles impasses nous nous sommes tirés, autrefois, dans nos courses au Mexique, vous ne feriez pas ainsi fi de mon aide. Mais ce n'est pas le temps de vous régaler de ces choses, songeons plutôt au présent. Il est de fait que notre position n'est pas des

meilleures ; j'ai vu des gens beaucoup mieux situés que nous. D'abord, les Peaux-Rouges sont, de leur nature, haineux et violents envers la race à laquelle nous avons, pour le moment le malheur d'appartenir. Ensuite, leur bain forcé de tout à l'heure et la fatigue qu'ils sont obligés d'endurer pour conduire seuls le canot, pendant que nous voyageons presque en première classe, ne peuvent que les indisposer encore contre nous. Et je crains bien que dans ce moment-ci, ce ne soit pas des caresses bien tendres qu'ils méditent à notre endroit. La figure de ce chef bandit surtout me déplaît souverainement. Voyez-moi ce nez épouvantable qu'il tient tourné vers nous comme une épée de Damoclès — Jules me fit une paire d'yeux [terribles — ; et ces yeux de croquemitaine qui ont du chat dans la prunelle. Regardez-moi cet autre frisotté qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un coq de village manquant la messe pour avoir été trop longtemps à sa toilette—Noël tourna sur moi des yeux assassins— ; Je crois, ma parole !... je ne me trompe pas, voyez-moi ça, vertu d'indienne ! il les a croches !...

—Quoi donc ? dit Edouard.

—Les jambes, pardieu ! c'est assez visible !... Hi !

Ce cri me fut arraché par un maître coup de pied que Noël m'appliqua vigoureusement à l'endroit critique où finit le dos.

Le canot en trembla et les pagaies en furent sérieusement troublées.

—Je crois, décidément, dit Edouard, qu'ils comprennent.

—Pas un traître mot, lui dis-je ; seulement cela les ennuie ; ou peut-être le petit était-il engourdi. C'est égal, je maintiens qu'il les a croches ; je n'en démordrai pas, dussent-ils me faire rôti vif, ce qui n'est d'ailleurs pas improbable.

—Aïe ! gémit Edouard ; vous en parlez à votre aise, vous ; rien qu'à y songer, j'en ai des frissons !

—Que voulez-vous ? mon cher ; il faut être philosophe et il est inutile de s'assassiner d'avance avec la pensée du lendemain. Un homme d'esprit, je serais bien en peine de vous dire son nom, a écrit quelque part cette phrase pleine de bon sens :

To each day is sufficient the evil thereof.

Ce qui signifie en langage vulgaire : A chaque jour suffit sa peine. Un autre garçon fort jovial a aussi écrit de son côté :

Scherzo e bevo e derido gl'insani  
Che si dan' del futuro pensier :  
Non curiamo l'incerto domani,  
Se quest' oggi n'è dato goder.

Je n'ai pas besoin de vous traduire cela ; vous savez la Lucrèce par cœur. C'est une grande vérité tout de même !

Je philosophai ainsi pendant longtemps, lançant par ci par là quelques flèches empoisonnées à Jules et à Noël qui geignaient tout bas, et faisant oublier à Edouard, par mon verbiage, sa triste position.

Le soleil allait disparaître derrière les arbres de la rive, lorsque l'Aigle Blanc poussa un cri strident et prolongé.

Le premier canot tourna de suite le cap sur terre. Il ne mit pas grand temps à atteindre le bord, vu que la rivière, à cet endroit, n'avait guère plus de cent verges de largeur.

—Voici probablement, dis-je à Edouard, l'endroit de notre campement, et notre première étape sur le chemin de la mort.

Je ne me trompais pas.

Nous atterrîmes tous au même endroit, qui me parut bien choisi. C'était une longue pointe des deux côtés de laquelle on pouvait surveiller la rivière à une assez grande distance, en sorte qu'une surprise eût été assez difficile par la voie de l'eau.

Il y avait d'ailleurs, sur cette pointe, une cabane en troncs d'arbres, grossière mais solide et qui, en cas d'attaque, pouvait nous protéger parfaitement contre des balles ou des flèches ennemies.

Toutefois, pour des raisons que je savais être excellentes, le chef jugea à propos de camper à la belle étoile.

On alluma un grand feu ; et, après souper, chacun s'occupa à sa guise. Les uns fumaient ou pêchaient ; d'autres cumulaient ces deux plaisirs ; heureux gaillards !

Quant à nous, pauvres prisonniers, on nous avait encore séparés.

Lorsque la nuit fut venue et que chacun se fut retiré, l'Aigle-Blanc se coula près de moi et éloigna la sentinelle.

—Maintenant, dit-il, causons.

—Causons.

—As-tu un plan pour remplir la journée de demain ? Car nous ne sommes pas encore assez loin pour vous brûler, et il faut un peu égayer le voyage.

—J'ai réfléchi.

—Et tu as abouti ?...

—A ceci. Demain, après déjeuner, tu nous feras attacher, ou plutôt tu nous attacheras toi-même à deux troncs d'arbres, assez rapprochés pour que nous puissions nous parler. Tiens, voilà justement, sur cette hauteur, à droite, deux jeunes ormes qui feront parfaitement l'affaires.

—Je vois confusément les ormes, mais je ne vois pas du tout où tu veux en venir.

—Patience, j'y suis à l'instant. Tu ne nous attacheras que par un demi-nœud, bien entendu ; il faut toujours prévoir le chapitre des accidents. Tu feras placer tes guerriers à cinquante pas, en face de nous et...

—Et ?.....

—Et nous leur servirons de blanc, c'est élémentaire comme le carré de l'hypothénuse.

—Il est fou ! grommela Jules dans un à part que j'entendis.

—Allons donc mon cher, lui dis-je ; mais il est bien entendu que tu distribueras toi-même des rondes de cartouches blanches.

—C'est égal, dit-il, c'est trop risqué. Il suffirait d'un mauvais coup.... Décidément, ton idée est par trop dangereuse.

—Bah ! ne crains rien. Tu te placeras avec Noël à cinq pas en arrière des Indiens ; vous aurez vos armes et les nôtres bien chargées, en cas de besoin, et je réponds de tout. Explique leur d'ailleurs que pour nous, les cartouches blanches seront tout aussi cruelles, sans les exposer à nous tuer pour de bon, ce qui leur ôterait le plaisir de nous brûler vifs.

—J'y consens, dit Jules ; mais, du diable si nous ne nous en repentons pas. Enfin, c'est une affaire

entendue. Mais je te promets que je prendrai toutes les précautions imaginables.

—N'aie pas peur ! lui dis-je ; seulement tâche de faire durer la cérémonie une heure au moins ; autrement, ce ne serait plus drôle. Et maintenant, vas te coucher : je me sens du sommeil ; et avant que j'aie dit quelques mots à Edouard, il sera temps de reposer, puisque ma veille doit commencer à deux heures.

Car il avait été entendu que, pendant la nuit, l'un de nous, à tour de rôle ne dormirait que d'un œil.

Jules donna ordre de réunir les prisonniers. Mais je n'eus pas le loisir de parler beaucoup à Edouard ; il s'endormit bientôt comme une marmotte ; et je crus bien faire en suivant son exemple.

## CHAPITRE V.

ON NOUS FUSILLE : CE QUI NE NOUS EMPÊCHE PAS DE CONTINUER NOTRE ROUTE ET D'AVOIR D'AUTRES AVENTURES.

Le lundi matin, après le déjeuner, que l'on nous avait servi de bonne heure, le camp présentait une scène très-animée.

Les guerriers avaient fait leur toilette de guerre, ce qui consistait en une nouvelle couche de peinture sur leurs visages déjà raisonnablement barbouillés.

Cependant, on jeta de nouvelles brassées de bois sur le feu près duquel l'Aigle-Blanc alla s'asseoir en grande cérémonie. Les autres guerriers vinrent, à tour de rôle, se ranger en demi-cercle près de lui.

Quand ils furent tous placés, l'Aigle-Blanc alluma le calumet, en tira quelques bouffées et le transmit à son voisin ; le conseil était ouvert. Le calumet fut ainsi passé à la ronde et revint au chef qui en secoua les cendres chaudes. Il coucha le précieux objet sur l'herbe, près de lui, et s'adressa ainsi aux Peaux-Rouges :

« Puissants guerriers, l'Aigle-Blanc est content de vous et il vous payera bien. L'Aigle-Blanc a toute confiance en vous ; mais si quelqu'un d'entre les guerriers le trompait, il l'écraserait comme un lézard. »

Un grognement se fit entendre en signe d'approbation.

—« L'Aigle-Blanc, continua-t-il, doit, ce matin, mettre votre fidélité à l'épreuve. Malheur à vous, si vous le trompez ! »

Il leur donna ensuite ses ordres, suivant qu'il avait été décidé la veille entre nous.

Pendant ce temps, Edouard s'était approché de moi, car la sentinelle ne se montrait pas trop sévère.

—Caramba ! lui dis-je, on dirait qu'il se brasse ici quelque chose : qu'en pensez-vous ?

—Hum ! cela m'en a tout l'air. Voyez moi ces gueux, comme ils ont tous renouvelé leur barbouillage, et comme ils se mirent avec satisfaction dans l'eau claire.

Voilà le chef, sans doute ? continua-t-il en me montrant du doigt l'Aigle-Blanc qui venait de se lever.

—Oui, vous avez raison, c'est le chef et un crâne guerrier ; il n'y a que lui qui me porte ombrage.

—Il y a une noble figure, tout de même, et rien, chez lui n'annonce cette férocité que l'on accorde toujours aux chefs indiens.

—Vous vous trompez ; nous ne sommes pas assez près pour bien saisir ses traits ; mais je vous réponds qu'il est d'une rare sauvagerie. Et, tenez, je ne serais nullement surpris s'il commençait ce matin à nous faire torturer.

—Qui vous fait penser cela ? Et de quelle manière vont-ils nous faire souffrir ?

(A CONTINUER.)

## LA TROMPETTE EFFRAYANTE.

Charles Bernard avait laissé tomber son blanchissoir et se tenait les côtes de rire.

Vous me demandez de quoi riait Charles Bernard ?

Pour le moment, rien ne presse ; je vais donc vous présenter un tant soit peu ce personnage.

Charles Bernard était un pauvre diable de poseur d'affiches qui prenait la vie comme elle se présentait. C'est vous dire qu'il agissait en philosophe sans s'en douter.

Pour de l'instruction, il n'en avait guère tiré des livres, mais il savait une foule de choses qu'il avait apprises dans ses voyages. Cela lui tenait lieu d'études classiques et autres, et j'ajoutai qu'il n'en était que plus aimé dans le canton. Voilà pour son mérite et ses qualités.

Lorsque les devoirs de son état n'absorbaient pas tous ses instants, il se livrait avec bonheur à la pratique du chaulage des bâtiments et clotures. Voilà pour ses goûts.

Or, le jour où je vous le présente, il est précisément en train de promener un large pinceau plat—*vulgo* blanchissoir—sur la devanture du jardinet de mon voisin.

Tout-à-coup un cri sourd se fait entendre aux environs. Il dresse l'oreille et reste la main immobile sur son ouvrage.

Le cri sourd continue.

Je dis cri sourd parceque c'était bien un cri, mais si puissant qu'il semblait être, il avait je ne sais quoi d'étouffé qui donnait l'idée d'une chose extraordinaire.

Ce cri venait-il du quartier, du centre de la ville, ou de la campagne ?

Impossible de le dire.

Il était assez distinct pour que l'on crut que la source en était à quelques pas seulement. Mais il était assez fort aussi pour provenir de plusieurs centaines de pas.

Charles Bernard eut une seconde ou deux d'indécision en l'entendant, puis de l'air d'un homme qui a découvert un mystère ou une espièglerie, et qui en voit la ficelle, il laissa tomber son blanchissoir et se prit à rire à tout rompre.

Le cri continuait.

C'était quelque chose de terrible comme l'inconnu, de hideux comme le râle d'un possédé, de vibrant comme le bruit d'une cataracte, d'imcompréhensible comme les clameurs que l'on entend dans les rêves.

La rue où travaillait Charles Bernard se trouva en moins de dix secondes remplie de gens terrifiés qui se lamentaient de mille manières et qui toutes, bien sincèrement croyaient à la fin prochaine de globe terrestre.

Il n'y avait pas, en effet, à badiner. Le cri continuait en augmentant de volume. Ce *crescendo* était épouvantable. Personne ne pouvait expliquer d'où provenait la voix. Personne non plus ne pouvait se figurer à quelle espèce d'animal elle appartenait.

Charles Barnard avait compris cela et c'était ce qui l'amusait tant.

Le cri continuait et s'étendait de plus en plus. Au lieu du murmure inouï qu'il avait d'abord fait entendre et qui était déjà suffisant pour effrayer toute une population, c'était maintenant une voix distincte, un souffle rauque et énergique qui remplissait l'air et dont les vibrations portaient la terreur dans les êtres les plus solidement constitués.

Plantés sur leurs jarrets, le corps repoussé en arrière, la tête levée, l'oreille droite, l'œil hagard, les naseaux ouverts, les chevaux s'étaient arrêtés dans les rues. Leurs conducteurs, aussi épouvantés que les bêtes, cherchaient à droite et à gauche une assurance qui ne se trouvait nulle part.

Sortis de leurs maisons, citoyens et citoyennes, garçons et filles, se précipitaient dans la rue et tombaient nez à nez avec des voisins tout aussi alarmés qu'eux.

Le cri continuait, et Charles Bernard riait toujours.

Le juge Bolete courait de haut en bas de la rue, criant à tue-tête qu'il savait d'où venait le cri. Vous comprenez qu'il ne le savait pas, mais qu'il croyait l'avoir trouvé. Tout le monde se mit à le suivre, quoiqu'il fut vêtu d'une robe de chambre et de pantoufles éculées.

Sa suite rencontra au coin de la rue une autre foule, aussi bouleversée, qui cherchait à contre-courant d'où pouvait venir le cri.

Le cri ne cessait de se faire entendre.

Au moment où les deux foules se heurtèrent, la voix puissante qui couvrait la ville, éclata en deux ou trois accents aigus.

La plupart des auditeurs se mirent à genoux. On croyait décidément avoir affaire à « la trompette effrayante ».

Le spectacle que présentait la ville est impossible à peindre. Il ne restait pas une âme dans les mai-

sons, pas même les enfants au berceau, car les mères s'en étaient emparé avant de fuir. La voix surnaturelle, terrifiante, gigantesque, colossale, qui se faisait entendre, tenait lieu de tout commentaire. On se regardait à peine. La mort et la peur se tenant par la main personnifiaient l'attitude et les sentiments des braves gens dont je vous raconte le désarroi.

Charles Bernard riait de plus en plus fort.

Le juge Bolete revenait sur ses pas à la tête de ses fidèles, et par les grands mouvements de désespoir qu'il imprimait à ses bras et à sa robe de chambre, il donnait le tableau le plus complet de la désolation et de la terreur.

Les larmes s'étaient mises de la partie. Hommes et femmes en versaient à cœur fendre. Plusieurs demandaient un prêtre pour se confesser. Des ennemis irréconciliables s'embrassaient et se juraient le pardon de leurs offenses.

Enfin, un troupeau de vaches, échappées de la commune de la ville passa comme l'éclair dans la rue principale de la ville, et au lieu de provoquer une hilarité générale ne servit qu'à porter davantage la désolation dans les cœurs.

Charles Bernard, voyait cela, riait à se démonter les côtes.

Le cri avait continué à soutenir son diapason. C'était un hurlement comme l'esprit n'en pourrait rêver. Quelque chose qui n'a d'expression en aucune langue. Une note horrible, infernale, rageuses, échevelée, qui semblait venir autant du ciel que de la terre et dont personne ne saurait comparer l'effet enervant à autre chose qu'aux accents de la trompette du jugement dernier.

Enfin, fous de terreur et ne voyant pas venir la mort qu'ils attendaient, les élèves des écoles se répandaient dans les rues, augmentaient la foule et criaient partout que la fin du monde était proche.

Charles Bernard se pâmait de plaisir. Jamais il n'avait assisté à pareille fête.

Mais lorsqu'il vit le curé sortir pâle et défait du presbytère, la tête nue et la voix tremblante, il ne put y tenir et se mit à crier comme un sauveur :

« M. le curé, monsieur le juge, M. Chicoine, M. Panneton, M. Dorval, M. Chose, M. l'avocat, M. Machine, M.... hé ! hé ! je sais ce que c'est ! n'ayez pas peur ! Ce n'est pas dangereux..... »

Et il s'arrêta pour donner libre cours au fou-rire qui s'emparait de lui encore une fois.

Le curé voyait bien que pour rire de la sorte notre homme devait avoir de bonnes raisons. Le juge se trouva à penser justement la même chose.

C'est pourquoi ils s'approchèrent du vieux.

— Eh ! pour l'amour de Dieu, que signifie cela ? dit l'un d'eux.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit Charles Bernard, mais ce n'est rien.

— Comment ! rien ! Vous n'entendez donc pas ?...

— Mais oui, j'entends très bien : C'est le sifflet d'un bateau à vapeur. J'en ai vu et entendu de plus laids que celui-là dans mes voyages !.....

Et Charles Bernard riait comme un homme parfaitement heureux du tour que le sifflet à vapeur venait de jouer aux paisibles habitants de la petite ville des Deux-Grèves, où il n'avait jamais été entendu avant ce jour.

CHARLES AMEAU.

## LA BONNE MENAGERE.

## 2nd. ARTICLE.

(Suite et fin.)

Immédiatement après le potage : vin de Madère, ou de Xérès, ou de Rancio.

Pendant que l'on sert les huitres : vin de Chablis, ou les vins de Bordeaux blancs, tels que ceux de Sauterne ou de Grave.

*Premier service.* Vins à mélanger avec l'eau ; tous les vins rouges de la basse Bourgogne et du Mâconnais.

Dans les verres de moyenne dimension : vins de Volnay ou de Nuits, vins de Bordeaux, Léoville, etc.

*Après le premier service.* Vins de Madère, de Constance.

*Deuxième service.* Vins de la haute Bourgogne, tels que les Clos-Vougeot, le Chambertin, le vin de Romanée ; les vins de Bordeaux : Château-Lafitte, Latour, Château-Margot ; les vins blancs : Côte-Rôtie, Ermitage, Jurançon ; les vins du Rhin, de Portugal.

Le vin de Champagne accompagne le rôti.

*Dessert.* Vins de Bourgogne mousseux : de Volnay ou de Nuits ; vins de Champagne. Ai mousseux et non mousseux ; vins de liqueurs : Lunel, Rivesaltes, Frontignan, Grenache ; vins de Chypre, Malvoisie, Constance ; vins des Canaries, Malaga, Alicante, etc.

Lorsque le dîner est fini, au moment où l'on va quitter la table, on sert les bols pour les ablutions ; ils sont en verre blanc, rose ou bleu clair, remplis d'eau tiède aromatisée par quelques gouttes d'eau de menthe, ou par un petit morceau d'écorce de citron placé dans chaque verre et *nageant* sur l'eau tiède. Cette précaution est assez nécessaire : l'eau tiède a parfois un goût désagréable, et l'on ne saurait négliger un soin qui diminuera pour tous les convives l'ennui attaché à cette opération.

Après les ablutions on se rend au salon pour y prendre le café et les liqueurs ; on doit y trouver un bon feu en hiver, de la fraîcheur en été, beaucoup de lumière en toute saison. La cave à liqueurs est préparée sur une table spéciale ; le café est servi par la maîtresse de la maison ; les liqueurs sont offertes par le maître de la maison.

Le service du déjeuner diffère peu de celui du dîner, quant à la disposition des couverts ; tous les plats, y compris le dessert, sont posés sur la table avant que les convives y aient pris place. Beaucoup de personnes n'ont pas d'autre boisson que le thé pendant toute la durée de ce repas ; il y aura par conséquent en permanence sur la table des tasses à thé, et un petit plateau supportant la théière, le pot avec la crème froide, non cuite, le sucrier et le bol destiné à recevoir le résidu qui se trouve au fond de chaque tasse de thé. On aura le soin de passer dans chaque tasse un peu d'eau chaude, que l'on

jettera dans le bol avant d'y verser une seconde fois du thé. Le café et le chocolat sont servis à l'issue du repas.

Aucune viande rôtie (à moins qu'elle ne soit froide) ne peut être servie à déjeuner ; les viandes cuites sur le gril y sont seules admises. Les poissons doivent être froids ; aucun ragoût n'est admis ; les viandes à la sauce, et en général toutes les entrées, sont aussi proscrites.

On servira à déjeuner toutes les variétés de hors-d'œuvre, parmi lesquels on choisira ceux qui conviennent à la saison : les huitres, les poissons à la mayonnaise, les saucisses, les côtelettes, les pieds de cochon truffés, les pâtés de foie gras, les légumes ; les œufs, préparés de diverses façons, les galantines, les vole-au-vent, les pâtés de jambon, les biftecks de filet de bœuf, les viandes en gelée, etc.

Pour dessert de déjeuner, toutes les variétés de fromage, depuis le fromage à la crème ; les gâteaux froids, les compotes, les fruits de la saison.

Le nettoyage des objets dont on s'est servi pour les repas doit être fait, en partie, immédiatement, et, en tout cas, dans les vingt-quatre heures. L'argenterie doit être nettoyée dès que l'on a cessé de s'en servir. On la lave et on l'essuie soigneusement, afin qu'elle ne conserve aucune tache de graisse ; on frotte ensuite légèrement la planche à couteaux avec la brique, et, posant les lames des couteaux bien à plat, on les frotte sur la planche, sans appuyer trop fortement ; on les essuie avec une peau, puis avec un linge mou et très-sec.

Toutes les pièces d'argenterie qui sont ciselées doivent être nettoyées avec une brosse molle, et une autre brosse un peu plus dure, pour les parties guillochées ; on emploie de plus plusieurs morceaux de peau, et une ou deux petites éponges propres, que l'on aura soin de laver avec de l'eau de savon, avant de s'en servir pour la première fois.

On frotte l'argenterie avec du blanc d'Espagne sec ou humecté, et, dans ce dernier cas, il faut l'employer à petite dose, sous peine de rendre l'argenterie terne. On emploie ensuite la brosse molle pour les parties unies, de la brosse plus dure pour les parties ornées. Si l'on veut remettre l'argenterie à neuf, on la frotte d'abord avec un morceau de flanelle imbibé d'huile ; puis on la couvre avec de la poudre métallique, et l'on frotte jusqu'à ce que l'huile soit absorbée ; on essuie en dernier lieu avec un linge très-fin et très-mou.

Les salières en argent doivent être immédiatement vidées, et soigneusement essuyées ; si le sel y séjournerait, il s'y formerait des taches noires. On trouve chez tous les droguistes de la poudre métallique toute préparée. Si quelque objet dont on se sert rare-

ment se trouve rouillé, il faudra piler de la chaux vive, et la mettre dans un *nouet* en mousseline claire, avec lequel on étendra la chaux sur la lame rouillée; on enveloppe ensuite chaque objet dans du papier brouillard, sans enlever la chaux; puis on les laisse quelque temps dans un endroit parfaitement sec.

Les carafes à vin doivent aussi être vidées et nettoyées immédiatement après le repas. Si l'on ne s'en sert pas quotidiennement, on aura soin, lorsqu'on les range, de ne jamais les couvrir avec leur bouchon, sous peine de leur communiquer une saveur désagréable; cette recommandation doit aussi être observée pour les carafes à eau.

La porcelaine peut être nettoyée et rangée en dernier lieu; on la lavera à l'eau tiède, l'eau bouillante pouvant nuire aux dorures, qui ne sont pas toujours *indélébiles*.

La maîtresse de la maison veillera à ce que tous ces soins soient pris aussi vite que possible: rien n'est plus désagréable pour sa famille, pour son entourage, que l'aspect du désordre qui succède inévitablement à une réunion quelconque. De même qu'elle a présidé à tous les préparatifs occasionnés par le repas, elle surveillera les nettoyages et les arrangements qui en sont la suite. Elle peut, sans surcharger la besogne de ses domestiques, les habituer à nettoyer l'argenterie et les cristaux immédiatement après le dîner. Ce soin préviendra les accidents de toute sorte qui résultent de tout retard apporté à ce travail: l'argenterie ne courra pas le risque d'être noircie, peut-être égarée; les cristaux ne seront pas exposés à être cassés, et l'ordre se manifestera par tous les bienfaits qui l'accompagnent dans toutes les circonstances de la vie.

## DES REBUS.

On nomme *Rebus* des images entremêlées de chiffres, de lettres, de syllabes ou de mots, selon le besoin et le tout disposé souvent de telle manière que l'arrangement même y a son effet particulier (\*).

Les *Rebus* étaient fort en usage en Picardie. Dans le dix-septième siècle, les clercs de ce pays faisaient tous les ans au carnaval, certains libelles qu'ils appelaient: *De Rebus quæ geruntur*, c'est-à-dire des railleries de ce qui se passait dans la ville où ils faisaient de ces équivoques. Mais cela a été défendu à cause du scandale.

Les *Rebus* sont encore en usage pour les enseignes de cabaret ou de petites hôtelleries.

Il y a une trentaine d'années qu'on en a fait revivre l'usage pour servir d'amusement ou de sujets de conversation dans les longues soirées d'hiver ou à la fin des repas invités.

C'est un moyen d'esquiver à table les discussions irritantes sur la politique, de forcer certain personnage à rompre le silence, d'entamer la conversation avec une jolie voisine, de déclarer une passion, sans offenser celle qui en est l'objet, etc., etc., etc.

Aujourd'hui l'on n'est pas homme de bon ton, si l'on n'applique avec une certaine facilité à chacune des figures formant un *Rebus*, le mot ou la syllabe qu'elle représente, suivant la place qu'elle occupe.

PAR EXEMPLE :



(Ne jugez pas sur l'apparence).

(\*) On lit dans le dictionnaire dit de *Trévoux*, que "les *Rebus* sont des jeux d'esprit, des équivoques sur des mots coupés ou joints ensemble, ou sur quelques figures qui les représentent."

Dans ce rébus, la deuxième figure ne saurait être employée que pour le mot *Juge*, tandis que dans d'autres occasions, elle pourrait tenir lieu de l'un de ceux *Avocat*, *Avoué*, *Procureur*, *Homme de Robe*, etc.

On voit aussi, par cet exemple, que pour remplacer un mot, on emploie souvent plusieurs figures, et que rarement, l'orthographe du nom des figures répond à celle que doivent avoir les mots qu'on veut exprimer.

Parfois, on sous entend des mots; il faut les chercher dans la situation d'une ou plusieurs figures, par rapport à celles qui se trouvent autour, dedans, dessus, dessous, entre, après ou auprès.

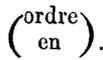
PAR EXEMPLE :

Tout aime autour de vous, se lira dans

m m m  
m VOUS m  
m m m

Grand danger se trouvera dans 

Assuré se trouvera dans 

En sous ordre, dans 

J'irai après-demain, dans

(de  )  
(ret)

Il est auprès de lui, dans

(  de lui.)

Une figure placée au milieu de deux autres, outre le mot qu'elle représente, tient lieu de celui *entre* ; ainsi,

Où *entres-tu* ? se trouvera dans

(tu  tu.)

Tu *entres mal*, dans

( tu )

N'y *entre pas*, dans

(  )

Une marque ajoutée ou change la valeur d'une figure.

*Cabaret*, se trouve dans 

Une lettre ou une syllabe ajoutée à une figure, change sa véritable signification.

Une  (*Houe*), par exemple, précédée d'un *c* fait *cou*, *coup* ; d'un *t*, *tout*, *toue* ; d'une *n*, *nous* ; d'un *v*, *vous* ; d'une *l*, *loup*, etc.

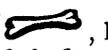


Un  (*Ours*), précédé d'un *c* fait *cour*, d'un *f*, *four* ; d'un *j*, *jour* d'un *I*, *lourd* ; d'un *p*, *pour* ; d'un *s*, *sourd* ; d'un *t*, *tour* ; etc.

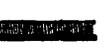
Un mot peut souvent être représenté de beaucoup de façon, ainsi le mot *Taureau* pourrait être figuré.



- 1o. Par  figure de l'animal :
- 2o. Par T P, deux lettres grecques dont la première est nommée *Tau* et la seconde *Rho*.

3o. Par t  r , les deux consonnes, et r suivies chacune de la figure d'un *os*.

4o. Par TORO, quatre lettres qui, réunies, donnent le mot bien orthographié, au moins en donnent la consonnance ;

5o. Par t  , l'initiale du mot suivie de la figure d'un *os* et de celle d'un *rot* ;

Nous pourrions encore figurer ce mot, au moyen de plusieurs autres combinaisons, mais celles que nous venons de donner, nous semblent assez variées, pour diriger dans la recherche des autres.

On peut former des phrases au moyen de lettres qui tiennent lieu chacune d'un mot ou au moins d'une syllabe :

L. N. A. E. T. O. P. Y., L. I. A. V. Q., L. I. A. M. E., L. I. A. E. T. M. E., L. I. E. D. C.

Ces lettres signifient :  *Hélène a été au pays grec, elle y a vécu, elle y a aimé, elle y a été aimée, elle y est décédée.*

On peut donner aux lettres de l'alphabet romain, le nom qu'elles avaient dans l'ancienne appellation,

ou celui qu'elles reçoivent dans la nouvelle, lorsqu'on les emploie pour représenter un mot ou une syllabe, sans l'adjonction d'aucune autre lettre. Ainsi :

- |                  |                    |
|------------------|--------------------|
| B fera bé ou be. | N fera enne ou ne. |
| C — cé ou ce.    | P — pé ou pe.      |
| D — dé ou de.    | Q — qu ou que.     |
| F — effe ou fe.  | R — erre ou re.    |
| G — gé ou ge.    | S — esse ou se.    |
| H — hache ou he. | T — té ou te.      |
| J — ji ou je.    | V — vé ou ve.      |
| K — ka ou ke.    | X — ikse ou gse.   |
| L — elle ou le.  | Z — zède ou ze.    |
| M — emme ou me.  |                    |

Par exemple, ces deux lettres J V, peuvent exprimer, *je vais*, *J'y vais*, ou *je veux*.

On peut également, comme tout le monde le sait, faire usage de lettres pour représenter des nombres. Les lettres numériques romaines sont :

- |                    |               |
|--------------------|---------------|
| C cent.            | D cent mille. |
| C̄ cent mille.     | I un.         |
| D cinq cents       | L cinquante.  |
| L̄ Cinquante mille | V cinq mille. |
| M mille.           | X dix.        |
| M̄ million.        | X̄ Dix mille. |
| V cinq.            |               |

Comme on le voit, le trait horizontal placé sur quelques lettres, porte leur valeur à autant de mille qu'elles représentent d'unités sans cette marque.

Une lettre d'une valeur moindre que celle qui la suit diminue d'autant cette dernière ; le contraire arrive lorsque cette lettre vient après la plus forte. Par exemple, V vaut cinq ; IV réunis ne valent que quatre, mais ainsi placés VI, ils valent six.

N'ayant pas la volonté de faire suivre un cours de numération à nos lecteurs, nous n'en dirons pas davantage sur la valeur des lettres numériques prises séparément ou réunies ; nous n'en avons même parlé que pour rappeler que ces lettres pouvaient être employées pour former des rébus, non seulement sous les noms qui leur sont propres dans les Alphabets, mais encore sous ceux qu'elles prennent quand elles expriment des nombres, comme dans ces exemples :

|  |
|--|
| Les N mi E T C̄<br>vous n'étiez<br>K X E ils ont E T<br>XX Q ! |
|--|

*Explication.*  
Les ennemis étaient cent mille, vous n'étiez que dix mille et ils ont été vaincus !

|   |
|---|
| L A M<br>défauts, J N C<br>C K J F rai. |
|---|

*Explication.*  
Elle a mille défauts, je ne sais ce que j'y ferai.

On a publié tout récemment, un genre de rébus pour la formation desquels on n'a employé que des lettres et des mots placés dans un ordre contraire à l'usage, et dont par conséquent, il est souvent difficile de découvrir le sens. Nous allons figurer quelques-uns de ces rébus, et nous les expliquerons, afin de faciliter la lecture du plus grand nombre des autres.

G quitté Paris.  
j L e m A e  
r R e E t  
T i R r A e  
tr I om T pé E.

*Explication.*

J'ai quitté Paris. Je me retire trompé dans la retraite.

vent  
J suis A J  
T quand G  
pris du  
K fé.

*Explication.*

Je suis souvent agité quand j'ai pris du café.

A  
J V E  
L suc C  
D C D  
marches.

*Explication.*

Je veux assurer le succès de ses démarches.

cet G te m E au  
dit T e v A oi  
t C u K r  
O e T.

*Explication.*

J'ai été assez cahoté dans cette maudite voiture.

G ton E  
avec mes  
O O O O O  
E G E T A C  
set quand G U  
fini.

*Explication.*

J'ai coupé ton nez avec mes ciseaux et j'ai été assez sot quand j'ai eu fini.

SSSSSSS  
K li E  
E  
XVI.

*Explication.*

Cet escalier est très-étroit (XIII et III valant XVI).

l'a M am O o  
ur N e C st Œ e  
n U tr R é.

*Explication.*

L'amour est entré dans mon cœur.

E  
D que M  
S je suis E  
I bien ! S  
M A

*Explication.*

Que je suis bien ! entouré de mes amis.

L A E T  
O bal  
E L en E  
sortie

*Explication.*

Elle a été au bal et elle en est sortie sans danser.

C<sub>100</sub>

On n'a point toujours égard à la liaison des mots consacrée par la règle ou par l'usage, dans la prononciation, ainsi on exprime : *ne mettez pas tous vos œufs dans un panier*, par



(toute)



dont la traduction littérale serait : *nœud mai T pas toute veau œufs dent 1 panier.*

Lorsqu'une figure ne doit représenter qu'une partie d'un mot, il arrive qu'elle tient lieu d'une ou plusieurs syllabes, comme



(ré pendu pour répandu.)

(A CONTINUER.)

## NOUVELLES DIVERSES.

Une nouvelle exposition à l'horizon.

Le 1er Août prochain, ouvrira au Palais de l'Industrie à Paris, une exposition internationale de modes, sous le patronage de trois grandes couturières de Paris.

Des invitations viennent d'être lancées aux couturières de toutes les puissances européennes qui viendront, si elles l'osent, rivaliser de goût avec les Parisiennes.

Cette exposition comprendra :

1o Les modes proprement dites

2o Les robes ;

3o Les confections ;

4o Et... faut-il le dire ?... les procédés artificiels ?

Voici, d'après une lettre de Berlin, l'usage que le gouvernement prussien veut faire des cinq milliards de francs d'indemnité de guerre :

Un demi-milliard est alloué aux différents états allemands, pour certains frais occasionnés par la guerre.

325 millions seront payés à la France comme indemnité des chemins de fer d'Alsace et Lorraine.

37 millions de thalers à des particuliers comme indemnité des pertes subies pendant la guerre.

5.500,000 fr. comme indemnité aux armateurs allemands.

18,500,000 fr. pour reconstruire les chemins de fer de l'Alsace et de la Lorraine.

4 millions pour dotation aux généraux et aux hommes d'Etat.

40 millions pour l'établissement d'une caisse militaire.

31 millions pour des mesures financières dans l'intérieur du pays.

40 millions pour la construction de forteresses.

8 millions pour des matériaux de siège.

20 millions pour frais d'occupation du territoire français.

107 millions pour réorganiser le service militaire de l'empire; de cette somme, 34,740,000 thalers seront employés pour des rifles d'un nouveau modèle.

9,300,000 thalers seront destinés à des munitions d'une nouvelle confection, et 20 millions à de nouveaux canons et à des munitions.

Le restant des 5 milliards sera distribué parmi les Etats de la Confédération germanique du Nord et du Sud.

On écrit de Vienne, le 6 juin :

On sait que l'Autriche a demandé au Vatican si l'on reconnaissait toujours son droit de *veto*, ou plus exactement son droit à l'exclusion d'un candidat antipathique à la Papauté. Le Vatican a répondu qu'il reconnaissait toujours ce droit à l'Autriche, mais non à l'Espagne républicaine.

Voici en quoi ce *veto* consiste: Un membre du conclave, cardinal du pays, qui possède le droit d'exclusion, est nanti d'une lettre cachetée. Si ce cardinal s'aperçoit que la majorité des voix du Sacré-Collège penche vers un candidat quelconque, il ouvre la lettre cachetée. Cette lettre contient le nom d'un cardinal avec cette épithète: *Persona minus grata*. Alors le conclave, si le cardinal ainsi nommé est celui qu'on voulait élire, renonce à cette personne et porte son choix sur un autre membre du Sacré-Collège.

On croit ici que la bulle *Præsentæ cadavere* n'existe pas, et que Pie IX n'a pas donné d'ordre pour changer quoi que ce soit au cérémonial d'usage.

Les travaux de réédification de la colonne Vendôme doivent commencer vers la fin de ce mois, sous la direction de M. Normand, architecte, qui en a depuis longtemps dressé les plans. Cette restauration ne demandera pas plus de trois mois, et la dépense qu'elle exigera ne dépassera pas plus de 300,000 francs.

Le fût et l'escalier en spirale qui doit conduire

au faite de la colonne seront en maçonnerie, et non point en fonte, comme il a été dit. Le revêtement métallique se compose de 370 pièces, qu'il va s'agir de reboulonner une à une. Les bas-reliefs en spirale sur lesquels est retracée l'histoire des campagnes du premier Empire occupent un développement total de 260 mètres.

La colonne a peu souffert dans la chute: le chapiteau a été assez endommagé, quelques fragments égarés ou volés, et un seul bas-relief, lacéré à coups de crosse par les fédérés, a dû être remplacé.

Le jeune prince a considérablement grandi, en se fortifiant; sa taille dépasse déjà de plus d'un pouce la taille de Napoléon III, son père.

On loue beaucoup l'empire que, malgré la vivacité de son âge, il exerce sur lui-même. Il dit nettement et avec précision ce qu'il veut dire. Rien de plus, rien de moins.

Un type intéressant vient de disparaître du quartier Latin, Paris.

C'est un maître d'hôtel qui a vendu son fonds après une fortune curieusement faite.

Il recevait chez lui les étudiants qui arrivaient à Paris, les logeait, les nourrissait sans jamais leur demander un sou, leur laissant comme argent de poche la pension que leur allouait leur famille; au besoin, lorsqu'ils étaient privés, leur prêtant un louis ou deux le dimanche pour aller à la campagne ou aux courses.

Il ne mettait qu'une condition à ses largesses: c'est qu'on suivît régulièrement les cours de l'école à laquelle on appartenait et qu'on passât ses examens. Il y assistait, après avoir, s'il était nécessaire, payé lui-même les inscriptions des étudiants ses clients.

Une fois médecin, ou notaire, ou magistrat, son monde le payait religieusement. Sa confiance et ses encouragements ont été récompensés, il s'est retiré avec trente cinq mille livres de rentes.

Ceci est-il un trait de génie :

EXTRACTION DES DENTS.

SANS DOULEUR : UN ÉCU.

Vainement il attendit. Personne ne vint durant le premier trimestre. Il eut alors l'idée d'ajouter ceci à l'enseigne :

AVEC DOULEUR : 30 SOUS.

Les patients sont venus en soule; mais tous pour l'extraction sans douleur.

C'est tout au moins drôle.



## LES ÉCRITURES SECRÈTES DÉVOILÉES.

### LA CRYPTOGRAPHIE.

#### LES ÉCRITURES SECRÈTES DÉVOILÉES.

Transcrire le problème sur le papier en laissant du blanc dans l'intervalle des lignes.

Dresser le catalogue des caractères, noter combien chacun est répété de fois, et déterminer le signe le plus fréquemment répété, qui révèle la lettre E.

S'occuper d'abord des mots de deux, trois, quatre et cinq signes.

(Principes de déchiffrement.)

#### LES HIÉROGLYPHES.

Un jour l'idée me vint à l'esprit de composer un problème absurde, c'est-à-dire d'aligner au hasard des caractères, des lettres grecques, des majuscules, des chiffres, des mains indicatrices, en un mot tous les signes bizarres que l'imprimerie aurait pu mettre à ma disposition. Le problème ainsi posé, je l'aurais soumis aux cryptographes et aux déchiffreurs de l'Europe.

On va sans doute croire que j'ai été arrêté dans mon projet ? Non, car les cryptographes sont doués d'une profonde dissimulation, et j'aurais porté mon problème avec autant de gravité que s'il s'était agi d'un article politique. On serait également dans l'erreur de supposer que j'ai reculé devant les conséquences extrêmes de cette mystification cryptographique. Elle pouvait, en effet, appeler sur ma tête les malédictions et la vengeance des victimes, traiteusement invitées à se casser la tête pendant un mois sur le problème insoluble.

Si maintenant on veut savoir par quelles considérations j'ai été conduit à ne pas construire ce casse-tête chinois d'un nouveau genre, elles seront expliquées par une anecdote qui m'a été racontée, et qui tendrait à prouver qu'il n'y a pas de problème indéchiffable.

M. Champollion-Figeac, le frère du célèbre créateur des études égyptiennes, résume ainsi les notions les plus généralement reconnues au sujet des *Hiéroglyphes* :

L'écriture *hiéroglyphique* proprement dite se compose de signes représentant des objets du monde physique, animaux, plantes, arbres, figures de géométrie, etc. ; le tracé est parfois simplement linéaire, quelquefois il est entièrement terminé et même colorié. Le nombre de ces signes est d'environ huit cents.

L'écriture *hiératique* est une véritable *tachygraphie* de la précédente. Comme les chiffres hiéroglyphiques ne pouvaient être convenablement tracés que par les personnes exercées dans l'art du dessin, on créa un système d'écriture abrégée dont les signes étaient d'une exécution facile, système qui n'eut d'ailleurs rien d'arbitraire. Chaque signe hiératique fut un abrégé du signe hiéroglyphique : au lieu de la figure entière du lion couché, par exemple, on traça l'esquisse d'une partie de son corps, et cet

abrégé du lion conserva dans l'écriture la même valeur que la figure entière.

Champollion, dit le Bibliophile Jacob, a fini par ne plus voir dans les hiéroglyphes que des caractères idéographiques, et sans entrer ici dans une discussion qui aurait le tort d'être très-longue, nous ferons remarquer que quel que soit l'éclat des ingénieuses découvertes du savant illustre que nous venons de nommer, les théories qu'il a formulées soulèvent encore, hors de la France surtout, de vives objections de la part d'érudits fort distingués.

Ces quelques lignes sur Champollion m'encouragent à raconter mon anecdote que je livre pour ce qu'elle vaut aux cryptographes, aux académiciens et aux savants qui ont du temps à perdre à toutes ces « *niaiseries*. »

Champollion comptait au nombre de ses secrétaires un jeune étourdi, qui avait pour mission de transcrire au net les manuscrits que le savant déchiffreur devait commenter à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Un jour qu'il lui avait confié un cahier très-précieux rempli d'hiéroglyphes, le secrétaire, préoccupé d'affaires qui lui semblaient sans doute plus intéressantes, égare le manuscrit. Après de nombreuses recherches, couronnées d'insuccès et de plus en plus infructueuses, l'infortuné secrétaire dut s'avouer qu'il était tout à fait perdu.

—Avancez-vous ? lui demandait de temps en temps Champollion.

—Oui, monsieur, répondait-il.

—Pouvez-vous copier facilement mes dessins ?

—Très bien, monsieur : j'ai l'habitude.

Plusieurs fois il eut l'idée d'avouer l'accident qui lui était arrivé ; mais, en pensant que le malheur était irréparable, le courage lui manquait, et il échafaudait mensonges sur mensonges, prétextes sur prétextes, espérant que le manuscrit se retrouverait peut-être.

Cependant l'époque arrivait, et son anxiété croisait avec l'approche du délai fatal fixé pour livrer sa copie. Champollion, craignant un retard, voulut le faire aider ; mais le jeune secrétaire répondit qu'il était sur le point d'avoir terminé. Enfin, à bout de ressources et d'expédients, décidé à cacher l'horrible vérité jusqu'à la dernière heure, il prit une de ces résolutions violentes qui n'ont leur excuse que dans l'audace de l'exécution. Il prit donc un beau cahier de papier blanc, et aligna d'une main ferme des canards, des zig-zags, des ibis, des tortues, des ronds, des carrés, des serpents, des lignes, des soleils, des plantes, des triangles, enfin une série d'hiéroglyphes comme il en copiait journellement. Quant il en eut couvert un nombre de pages suffisant, il remit son travail à Champollion, en ajoutant qu'il l'avait collationné avec le plus grand soin sur l'original resté entre ses mains pour en faire une seconde copie.

(A CONTINUER.)